

IX

-

COMPARTIMENTS & CORBEAUX BLANCS

Daghestan (en turc) = *pays des montagnes*. Région méridionale de Russie
Vélimir Khlebnikov: poète russe
Stepan Razine: révolutionnaire cosaque



De loin, je ne pouvais distinguer de leur forme s'ils avaient une, ou deux bosses. Allez faire la différence entre un chameau et un dromadaire, quand ils sont à 500 mètres de la route, où vous tâchez de ne pas tomber, quand les rafales de vent à plus de 40 noeuds vous dégage et crache sur vous sa pluie résiduelle.

La chance m'avait encore sourie: le vent portant, après l'entrée au Kazakhstan. J'étais donc sorti de Russie.

D'accord, j'ai survolé la mer Caspienne entre deux aéroports, et rompu le lien qui me tenait depuis le départ, celui de faire tout le trajet jusqu'à la mer de Chine méridionale à vélo et sans moyen thermique. Mais avais-je eu le choix de faire autrement ? Non.

Il avait fallu réagir vite avec un visa électronique russe dont l'échéance se rapprochait à mesure que les jours s'égrenaient, et le temps court vite quand on est pressé. Le temps est un lièvre quand on voudrait qu'il soit tortue.

Au chaud dans une chambre à Aktau en attendant que le vent baisse, un courriel adressé depuis le consulat français à Moscou, m'écrit:

« Je vous félicite d'avoir trouvé la solution aux problèmes rencontrés en Russie. » Mon interlocutrice me demande comment avais-je résolu les problèmes qui m'avaient ramenés à Astrakhan et bloqués dans le pays, après avoir tenté de sortir vers le Kazakhstan.

« Votre expérience pourrait être très utile et servir à d'autres compatriotes en difficulté ou résidant actuellement en Russie. »

Refaire le chemin inverse me paraît compliqué. Je serais bien incapable de comprendre comment tout s'est succédé ; en accéléré.

Allez... je me prends au jeu et recommence du début de l'histoire. Il va falloir com-par-ti-men-ter pour que toute cette situation soit éclaircie, et qu'elle puisse servir, ne sait-on jamais (?), à *d'autres compatriotes en difficulté*.

-

- D'accord Monsieur Meloni j'entends votre problème je ne sais pas pourquoi ils ne vous ont pas laissés passer au poste frontière de Karaozek votre visa est pourtant valide et ils auraient tout intérêt à vous laisser sortir.

Sans ponctuation, la voix à l'autre bout du fil se met au pas de ma situation.

Tout de suite, elle prend le train le train en marche et, pressée de pouvoir aider un français coincé en Russie, elle finit:

- Vous devez trouver le poste d'immigration le plus proche son numéro de téléphone et leur expliquer les raisons de votre retour à Astrakhan; vous parlez un peu de russe ? »

- *Niet*, pas du tout malheureusement.

- Il faut espérer qu'ils parlent anglais alors; informez-vous comme vous pouvez et de notre côté on voit ce qu'on peut faire pour vous aider je vous rappelle dans 3/4 d'heure 1 heure.

- Je vous remercie pour votre aide. Autre chose, connaissez-vous une façon de pouvoir retirer de l'argent liquide en Russie ou de procéder à un transfert quelconque ?

- Non monsieur depuis le début du conflit en Ukraine rien n'est possible tout est bloqué vers la Russie.

- Ecoutez, je suis dans une banque d'Astrakhan. Je vais faire le nécessaire pour obtenir une carte bancaire et tenter de joindre le poste d'immigration le plus proche.

- Comment allez-vous ensuite transférer de l'argent sur ce compte ?

- Je ne sais pas encore.

L'atmosphère verte et fluorescente de la banque, surchauffée, m'oblige à enlever toutes mes couches. Je n'aimais pas l'idée de demander de l'aide à une administration lointaine, et me sentais

responsable de ne pas régler mes soucis me manière autonome. Au consulat de Moscou, loin de ma position, ils pouvaient cependant m'aider à ne pas compliquer les choses.

Devant moi et sur une petite table ronde et très blanche, sont déballés les papiers de mon identité: passeport, papier d'immigration russe tamponné du 09 novembre à mon entrée par le Caucase, et mon carnet, dans lequel je notais des idées de sortie de Russie. Il y avait idées n°1, 2 et 3. Plus les idées refluaient, plus elles étaient inventives. Les 1ères étaient les plus valables.

Le visa électronique étant valide pour une durée de 16 jours, 5 jours restaient pour me démerder de passer au Kazakhstan. Suffisant donc.

J'attends, dans cette touffeur d'intérieur, une demi-heure, comme me l'avait indiquée une jeune assistante du guichet de la banque, une jeune russe aux traits asiatiques sur un visage large, patiente et souriante, dont l'oreille gauche était branchée à un écouteur en silicone. Armée d'une tablette tactile de la main gauche, elle avait pu m'aider, et compris ce dont j'avais besoin grâce au traducteur électronique, et en répétant avec obstination déconcertante, 3 fois de suite, les mêmes phrases parfois, que le logiciel n'avait pas l'air de vouloir entendre.

-

C'est drôle comme on peut attendre un lundi matin avec impatience. Le vendredi soir précédent, avec le chic de toujours débarquer aux postes-frontières de nuit, j'avais doublé tous les camionneurs alignés en longue file d'attente, qui se buvaient un thé pour attendre. Les pots d'échappements bouillonnaient dans l'atmosphère. Plaques d'immatriculations turques, géorgiennes, mais russes pour la plupart. Ce soir-là je n'avais grande ambition, sinon de passer la frontière pour poser ma tente un peu plus loin dans une plaine kazakh.

A vélo, je passais devant tout le monde. Les douaniers de Karaozek furent curieux. Ils me tendirent un petit billet en m'indiquant un guichet. Avant le bureau, après présentation de mon visa :

- *Niet*. A ce poste, les visas électroniques ne sont pas acceptés.
- ... D'accord, mais alors que dois-je faire ?
- Je ne sais pas monsieur mais nous ne pouvons pas vous laisser passer ici.

La situation allait toute seule et je n'avais rien à faire. J'attendis, qu'un OUI ou qu'un NON décidât de mon orientation.

- Attendez ici.

Je ne savais jamais quelle posture prendre à la douane. Evitant de trop projeter la suite des événements, j'imitai la droiture de l'attitude des militaires, enfilai ma polaire, attendant l'issue des protocoles. Je haïssais les gens qui passaient les barrières, eux, et me regardaient comme une curiosité, alors que je fus planté comme une stèle.

Deux militaires qui me dépassaient d'une tête, l'un en combinaison et l'autre coiffé d'une casquette militaire en feutre, m'expliquèrent:

- Monsieur, je suis navré de vous informer que vous devez faire demi-tour. Ici le visa électronique n'est pas autorisé.

J'eus du mal avec le point final de sa phrase. Après quelques échanges, il continua sans agacement:

- Essayez d'appeler votre ambassade. Merde... c'est fermé à cette heure-ci. On est vendredi soir. Vous devez attendre lundi. On ne peut rien faire pour vous.
- Bon. Ecoutez mon problème: je n'ai pas d'argent sur moi, et ma carte bancaire est bloquée en Russie. J'ai bien un peu de pâtes pour manger, mais j'ai besoin d'eau, pouvez-vous m'en donner ?

Celui en combinaison et le plus bavard, me guida. Sa commisération, alors qu'il m'accompagnait jusqu'à un point d'eau potable, en raison peut-être de la proximité de nos âges, lui avait fait dire:

- Tu sais, cette décision est due au fait que tu sois français, et la politique de ton pays n'est pas d'accord avec la Russie. Oh! Toi, tu es *good*, mais tes politiques...

Et il n'avait pas continué son propos. Pas besoin d'ailleurs. *Le Grand Jeu* n'étais pas fini bien sûr. Et même si le gars était pris de sympathie pour moi, son exercice lui interdisait bien des choses à mon égard. Nous n'étions pas des ennemis.

GO! je fis machine arrière. Rouler dans la plaine m'éclaircît les idées et il le fallut. Je comptai: 3 nuits à passer avant l'ouverture des administrations, qui n'était pas celle des frontières encore. J'allais devoir patienter pour m'économiser sur les pâtes et les efforts physiques.

Selon la science, c'est la méduse qui exerce le mouvement le moins énergétique du monde animal pour avancer. Alors je pense *gélatine*; océan, courants. Méduse pour le week-end alors... Aucun problème.

Un cygne noir n'échappe pas aux longs voyages. Cygne noir ou corbeau blanc, on décide de la couleur, dans le fond.

La route était longue et monotone. La nuit devint pluvieuse et me décidai à regagner un hôtel pour routiers, aperçu dans le noir à l'aller.

Là, le vélo posé contre un mur, je pénétrai dans la salle de restaurant. Deux cuisinières endormies sur des banquettes devant une télévision allumée, ne me comprirent pas d'abord, avant qu'un jeune ne se présentât à moi. Il avait une barbe taillée façon Daghestan, et lui faisais comprendre que je n'avais pas d'argent, ne comptant qu'utiliser un peu d'internet, s'il l'acceptait.

Utiliser un réseau pour:

- traduire en russe des phrases qui résumaient ma situation et que je pus recopier
- récupérer le numéro de téléphone de l'ambassade française à Moscou
- trouver quelconque information sur les postes frontières avec le Kazakhstan et autorisant le visa électronique
- consulter les dates de vols aériens

Arcbouté sur mon téléphone, je ne fis pas attention aux chauffeurs de poids lourds qui s'installèrent dans la salle pour dîner. En quelques temps je collectai des nécessités précieuses. L'autre poste frontière le plus proche était, selon la carte, dans l'oblast de Saratov et à plus de 750 kilomètres, impossibles à couvrir avec 450 grammes de pâtes. J'étais dépendant de mes ressources.

A côté, deux types mangeaient goulument des os à moelle avec les mains en avalant un bouillon où surnageaient des pommes de terre. Puis on m'a apporté ce même bouillon, chaud, avec un café et des beignets sucrés. Sans rien demander d'autre, la cuillère à soupe dans la main droite, je ne savais pas encore que Mohammed - le prénom du type qui semblait gérer l'établissement - allait plus tard me dire de poser mon vélo contre le mur de l'hôtel, m'ouvrir une porte puis une deuxième, donnant sur une petite chambre dont un lit sur trois était préparé, où il m'offrait de passer la nuit sans argent en retour, parce qu'il avait compris le topo.

Et je dormis façon méduse. Bien.

La matinée suivante se creusait de soleil. Au restaurant où je passais pour saluer les petites dames de la cuisine, qui ne semblaient pas avoir fait de transition avec la soirée de la veille, et me refirent un café, accompagné d'une assiette d'oeufs au plat. C'était prévisible, qu'au moment de leur dire adieu elles allaient me proposer de m'asseoir, et j'en étais gêné; mais je n'allais pas me sauver comme un voleur pour éviter de passer pour un profiteur. Mohammed était ailleurs, je demandais aux dames de le saluer.

Dehors, des voitures roulaient en direction du Kazakhstan.

Astrakhan n'était plus très loin: 45 kilomètres.

Mais ma décision ne fût pas de retourner en ville. Me rapprocher un peu de la Volga oui, et poser mon camp dans un coin sauvage où je pouvais jeûner sagement, près de l'eau, où la végétation arboricole me permettrait de prendre du bois pour faire un feu.

Ainsi avaient commencés les ennuis. Ou plutôt dans le sens du commencement de l'ennui. Je devais naviguer dans cette carte mentale de l'ennui et en accepter toutes les représentations, jusqu'aux bords.

Le delta de la Volga est large, et à la question « tu es de quel bord ? », je n'aurais pu y répondre d'où je me trouvais. Dans un milieu un peu marécageux, des surfaces herbeuses accueillait le soleil en parements, bordant une rivière non loin de mon emplacement, baptisée Buzan, et n'était qu'un défluent de la Volga; un bras parmi tant d'autres participant de l'hydrographie de l'embouchure sur la Caspienne. Mentalement et géographiquement, se présentait un entre-deux-mers.

Des nids d'oiseaux formaient des noeuds dans les houppiers dégarnis des peupliers. Un peu partout, des filets de pêches aux mailles emmêlées jonchaient le sol comme des toiles d'araignées. Un faisan jactait ses cris d'alerte quelque part. Les vaches mordillaient les derniers pissenlits encore en vie, et sur la rivière, des pêcheurs glissaient sur des embarcations plates. Je m'aventurais dans une forêt en hivernage et laissais tranquille les champignons qui pointaient ça et là. Je n'étais pas seul. Les pics épeiches bourgeonnaient en hauteur comme des rubis, sondant les troncs de leur bec et semblaient dominer la forêt.

Mon vélo reposant contre le tronc d'un arbrisseau, les roues embourbées, j'avais bu du thé à longueur de journée et allumé un feu qui me réchauffait, grâce à un petit objet précieux qui contenait de l'énergie - un briquet - et décidais devant les flammes, de me nourrir moi-même de l'énergie du bûcher. Quelques pages épluchées d'un livre avait fait démarrer le feu. Qu'aurait dit Ismail Kadaré de me voir embraser ses écrits ? C'est un peu bachelardien de penser qu'on métabolise la chaleur et la force du feu, mais au-delà de cette psychanalyse, qu'on y croit ou pas, ça fait du bien. D'ailleurs ce livre, *Les tambours de la pluie*, était une preuve que la maîtrise du feu avait donné l'avantage à l'empire ottoman. Craché de bombardes et de canons sur des citadelles ennemies épuisées durant de longues périodes obsidionales, le célèbre feu ottoman finissait toujours par faire tomber l'opposant de fatigue, de faim, ou de soif, quand la pluie n'arrivait pas. Et moi, loin des villes, sans objet de tentation, je n'avais pas faim.

Mon ennui avait commencé et finirait certainement. Il creusait de l'espace. C'était naturel et bon. Temporellement, je spatialisais cette durée comme un territoire sauvage, nécessaire à la perspective, en symbiose avec l'énergie de l'action. Interdit de tourner en rond. L'ennui n'est-il pas le temps de l'émergence des questions et des remises en cause ?

Je lisais des trucs sur les routes de la soie tirés d'un livre épais et jaune de l'édition *Champs-histoire*, écrit par un anglais, qui me faisait l'histoire globale du tracé de mon voyage entre l'Asie des moussons et l'Occident atlantique, dont on nous avait peut-être parlé à l'école et que je n'avais pas écouté. Mais j'en doutais.

Après presque deux jours - médusés donc -, il était temps de plier la tente et de prendre la route en cette fin dimanche, d'Astrakan. Avalé 3 morceaux de pain avant de partir sur la route avec tout mon équipement, je constatais que le vent était fort. Du nord-est, il me porterait vers la destination sans devoir forcer sur la pédale. C'est dans ce cas, que la portance de mes sacoches était utile.

Alors... Astrakhan !

Avec chance, je parvins à régler la chambre d'un hôtel depuis la réception obscure en la réservant en ligne, avec moult essais depuis la banquette, prévenant la réceptionniste de mes difficultés financières, en lui laissant mon passeport comme garantie de devoir trouver une solution. Le soir, je mangeais 2 biscuits et le minimum de pâtes. Prêt à l'assaut du lundi matin.

-



« Quand tout le
monde sera mort,
le *Grand Jeu* sera
terminé. Pas
avant. »

Kim, Rudyard Kipling

L'histoire reprend son cours dans une salle d'attente verte et fluorescente d'une banque d'Astrakhan, où, après une demi-heure d'attente méditative on me reçoit dans un bureau. La conseillère qui me reçoit maîtrise l'anglais autant que moi le russe, et commence par prendre un cachet d'aspirine avant de s'asseoir.

J'ai besoin d'une carte de débit. C'est tout.

En ma faveur, une carte SIM russe est insérée dans mon téléphone depuis quelques jours, que j'avais heureusement achetée avant les tracas. Sans numéro russe, rien n'aurait été possible.

Je tends à la banquière tous les papiers nécessaires et elle manie mon téléphone sans que je n'y comprenne rien. 5 fois, peut-être plus, des codes à 6 chiffres calanchent dans mes messages, qu'elle utilise pour débloquer des interfaces, et passer les frontières d'un territoire virtuel avec des ongles manucurés.

- Choisissez un code PIN pour la carte.

Elle demande, j'applique. La chaleur du bureau est écrasante. Elle prend part à des conversations sur son téléphone, en même temps de me dire de signer des papiers, que je signe.

Par-dessus le bureau, elle me tend: une carte verte. Une carte MIR. Je remballé tout et sors au plus vite, sans rien avoir payé, de toute façon incapable de le faire... Faudrait que la journée continue comme ça... Oui comme ça...

De retour à l'hôtel et après avoir longé un canal de la ville où des cantonniers repêchaient des branchages flottants, l'ambassade française me rappelle sur le numéro russe que je leur avais transmis. Une heure était effectivement passée. Toujours sans ponctuation et avec empathie, la voix au téléphone :

- Monsieur Meloni nous avons bien vérifié que vous ne pouvez pas sortir vers le Kazakhstan par voie terrestre avec un visa électronique et n'avez pas beaucoup de choix pour quitter la Russie. C'est soit vous faites marche arrière et sortez vers la Géorgie par où vous êtes entré soit vous prenez un avion mais vous ne pourrez pas régler le ticket avec votre carte VISA à moins de demander à une agence de voyage d'Astrakhan de vous aider. Je suis navrée de ne pas pouvoir vous aider davantage mais une chose essentielle que vous devez retenir est de ne surtout pas dépasser la date d'échéance de votre visa électronique sinon votre situation sera critique. Tenez-nous informés nous voulons savoir comment vous allez.

J'avais dégotté des informations sur un vol Astrakhan-Atyrau le 24 novembre et calculais que je pourrais un peu jeûner pendant les 3 jours jusqu'au moment d'embarquer dans un avion. « A moins qu'ils puissent me fournir un peu de riz » pensé-je avec survivalisme surfait, avant de demander à la réception de l'hôtel d'appeler l'aéroport pour savoir si je pus mettre mon vélo en soute - imaginant qu'un petit modèle d'avion effectuait le parcours. La réponse est: « *Vozmozhnyy* » (possible), mais que c'est à l'aéroport que je réglerai toutes ces procédures.

En outre, après plusieurs recherches, se présente à moi un site internet sur lequel je peux transférer de l'argent. L'entreprise* possède une antenne à Belize - je ne réfléchis pas sur la légalité du système - et passe de longs moments à vérifier mon identité et mes moyens de paiement sur l'interface. Je n'ai même pas d'IBAN pour cette carte de débit russe.

Mais aucune coordonnée ne m'est demandée pour le transfert. Je transfère une somme suffisante sur le site donc, avant de la basculer sur la carte russe, en entrant les 16 chiffres de son recto, rien de plus.

Voilà comment je crois que j'ai du solde et un pouvoir d'achat en Russie...

Je boufferai quand j'aurai ce billet qui me garantira la sortie du territoire !

Apparemment, un petit Bombardier décolle tôt demain matin pour atterrir à Aktau, sur la rive Est de la mer Caspienne. La première allusion me vient au sujet d'un raccourcissement de mon voyage de plus de 300 ou 400 kilomètres. Je ferai un saut, pas très grave. Plus tard, j'envisagerai de retourner à la frontière russe tout de même, pour ne pas rompre le chemin. Chaque chose en son temps.

A la réception de l'hôtel, la jeune femme habituée à mes *davai* (« d'accord ») comme le summum de mon vocabulaire, me donne l'adresse d'un office de l'aéroport à la gare. En début d'après-midi je n'ai pas beaucoup de temps pour acheter ce billet d'avion et partir le lendemain. Tout doit fonctionner ! Espérons-le aussi pour la carte de débit.

Avant de sauter sur mon vélo, je mets de côté des phrases en russe qui expliquent ma situation, mon origine *frantsuz*, le poids total de mes bagages, et mon *velosiped*. Le contenu du message

n'exclut pas les formules de politesse, et j'espère par-dessus tout avoir affaire à des gens qui ne seront pas dépassés par la situation et savent négocier avec l'inhabituel. Je prévois une attitude sympa, tranquille et décidée.

Mon vélo est située dans une arrière-cour de l'hôtel détrempée, où sont entreposés des matériaux de construction. Sur la selle: direction la *cassa aeroport*.

Les mains en bas du guidon et les pignons (vitesses) toutes à droite, je m'embarque dans un sprint contre les Ladas. Le pneu avant agrippe le goudron. Les russes ont une conduite plus attentive que les géorgiens, mais gare aux *Marshrutka* ! les grosses faucheuses.

Le ciel est toujours bas depuis ma découverte de la Volga méridionale. A peine avais-je eu le temps de voir un résidu de lumière sur le dos des corbeaux, et briller les croix orthodoxes en haut des dômes sacrés. La ville suinte des relents de boue. Je m'étonne d'être surpris par la boue collante qui couvre la chaussée, comme une présence inhabituelle dans les grandes villes. Pauvre boue qu'on aimerait maudire, doit trouver son chemin elle aussi.

Me vient à l'esprit qu'un coup de Karscher serait utile avant d'aller à l'aéroport pour ne pas présenter un vélo dégueulasse qui pourrait fâcher les fonctionnaires.

Le contre-la-montre est grisant. Dans cette suite haletante d'évènements fortuits, je dompte la bête en moi qui voudrait enclencher trop fort sur les pédales sans prêter attention aux dangers qui pourraient tout interrompre. Je lance des regards de tous côtés et reste prudent malgré la vitesse. On pourrait devenir con avec l'adrénaline, et inattentif. Mais j'ai l'habitude. Ma vie est comme ça. Je sprinte en danseuse et jette parfois des coups d'oeil vers l'arrière.

Astrakhan, c'est la ville des révolutionnaires... Khlebnikov... le poète oublié... Stepan Razine... le pirate de la Caspienne... Quand même !

A la gare centrale de la ville je saute par-dessus le cadre, que j'accroche près des portes automatiques, avant de passer un sas de sécurité. Le vaste hall est investi de distributeurs automatiques de café, plus qu'il n'en faudrait. Des agents de sécurité m'indiquent la direction de l'office aéroportuaire et je me retrouve dans un compartiment surchauffé encore, où une femme derrière une vitre est assise devant un ordinateur, comme un poulpe dans un aquarium, ennuyé. Sur ses griffes brillent des motifs abscons plus brillants que des bijoux royaux. Elle a l'air bien campée. Je vais devoir y aller doucement. *Piano piano*. Le rythme cardiaque redescend.

Bref, la suite ne mérite pas d'être approfondie. On se comprend elle et moi, mais le prix total dépasse la somme que j'avais transférée sur ma carte bancaire russe. Sur le coup, je réussis à transférer encore le nécessaire pour régler le total - billet d'avion + totalité des bagages.

- Pour 18.000 roubles, vous avez le billet d'avion et des bagages pour un poids total de 46 kilos. Pour le vélo, vous devrez procéder à son enregistrement directement à l'aéroport.

A 15h, l'affaire réglée dans son ensemble - c'est tout comme -, je vais m'asseoir dans une petite cafétéria comme je les aime en Russie, devant une assiette de riz (*pilav*) avec un bol de salade et un thé.

Dans ces cantines, on saisit la différence entre les *peuples* et la *nation*. Attablés, les russes ont des phénotypes variés, mais dégagent entre eux une familiarité remarquable, que je ne saurais expliquer. Le modèle féminin des lèvres gonflables est partout. Ces femmes et ces jeunes filles ont-elles embrassées la grenouille du désert de Kalmoukie qu'elles pensaient changer en prince ? Cette hernie labiale ne semble pas appropriée pour manier la langue russe, ni aucune langue d'ailleurs, à part celle du *flop* gélatineux de la méduse...

Le luxe, maintenant que j'ai une carte bancaire russe, serait de mettre la main sur des pneus tout-terrain pour mon vélo, parce que d'après le tracé que j'ai prévu sur la totalité du Kazakhstan, j'éviterai le bitume pour relier la mer d'Aral, le cosmodrome de Baïkonour, avant de longer la rive sud du Syr-Daria. Des pneus VTT seront nécessaires. Face à la gare où je prends ma pause, un magasin de sport arbore son logo sur la façade d'un centre commercial. Je vais jeter un coup d'oeil. Dans un rayon, dans le magasin, dans le centre-commercial - les compartiments n'en finissent plus - deux pneus tout-terrain et d'occasion sont entreposés et en très bon état, compatibles avec mes roues. Je prends les deux.

Le jour tombe sur Astrakhan et je n'attends plus rien désormais de cette journée, si ce n'est de me préparer à foutre le camp vers le Kazakhstan. C'est dommage, au fond, de vouloir quitter prestement un territoire que les dispositions m'auront obligées à survoler. Mais je n'ai pas le choix. Aussi bien, même si le consulat m'avait prévenu de ne surtout pas dépasser la date de validité de mon visa électronique, je ne me sentais pas prisonnier. Les frontières géographiques me paraissaient franchissables. C'en est d'ailleurs la condition qui avait rendue possible les conquêtes turco-mongols vers l'ouest, et celles des cosaques vers l'est après eux. La *Völkerwanderung* ou l'espace humain en mouvement n'avait aucune limite dans la prairie.

Mon obstacle était administratif, politique. La politique, ça fragmente l'identité entre les peuples; en soi-même aussi. Je ne résiste pas à la surenchère vulgaire d'écrire que le monde politique n'en manque pas de « cons partis menteurs ».

Le jeune officier de Karaozek me l'avait avoué à voix haute: on a souvent une idée de l'étranger celle de ses représentants. Moi français, on me cataloguait au premier abord comme le sujet d'un banquier, et le compatriote de footballeurs célèbres.

J'avais fantasmé sur une façon de rejoindre le Kazakhstan par la mer. L'étendue de la Caspienne me semblait petite, à moi méditerranéen, qui avait traversé 2 ans auparavant une partie de la Méditerranée sur un kayak, du continent vers la Sardaigne, seul et dans le Libeccio de début décembre; moi qui n'avait jamais canoter avant.

Souvent, les frontières sont mentales. Je n'imaginai pas qu'un coup de tampon puisse être le garant de la liberté. Comme une demande en mariage, j'attendais que les autorités disent OUI! à ma permission de sortie. Mais ces échéances calendaires n'avaient aucune emprise sur mon esprit.

Les pneus tout-terrain attachés sur le porte-bagage arrière de mon vélo avec un tendeur, je rêve de pouvoir entrer dans un pays où la superficie permettrait à mon corps et mon esprit de s'infuser dans la steppe et les lointains.

L'adrénaline ne me lâche pas, et dans la chambre d'hôtel où la finesse des murs propage l'onde du ronflement de mes voisins, alité, je repense à ma traversée de cette Russie méridionale sur des pistes désertiques en pleine Kalmoukie, ainsi qu'aux rencontres avec les populations émigrées du Daghestan qui m'avaient invitées chez eux, dans des baraques au sol recouvert de tapis.

Dans cet *entre-deux-mers*, Islam, un de mes hôtes, qui travaillait en blouse pour une entreprise de sécurité gazière liée à Gazprom, m'avait écrit dans un message après s'être quittés: « Par la volonté du Très Haut vous atteindrez votre but, vous êtes fort, c'est un grand pas pour l'homme, l'esprit de confiance ! Juste en avant. » Et je le rejoins sur la deuxième partie du message... La confiance est un grand pas. Ce sont les hommes de foi qui me le rappellent souvent.

Quelques heures plus tard, la pluie délave la route et les lumières de l'aéroport se reflètent sur le bitume. Avant de rentrer, j'enfile un pantalon sec à l'extérieur. Je crois devenir fou en cherchant mes chaussures volatilisées... A deux doigts de crier *Esprits !*, un type me tend le doigt vers une ombre occupée à grignoter quelque chose, et je mets du temps à comprendre. Ça ne changera donc jamais:

pendant mes brefs instants d'inattention, un chien m'avait piqué mes chaussures. Je prends le parti du voleur, quand même, et un employé de l'aéroport emballe mon vélo en l'état; le résultat est grossier. Tout est possible dans ce monde.

On tamponne fort mon passeport. *Bom ! Bom !* Ça tape de liberté.

Dans l'habitacle de l'avion, où je regarde le jour se lever sur la piste de décollage depuis le hublot, un indien entre précipitamment avant la fermeture de la portière, et s'assoit à côté de moi pour me demander de l'aide à propos de son téléphone. Je ne peux rien pour lui. On s'adresse tous les deux à un homme devant nous, au faciès de steppes et aux manières bureaucratismées, pour savoir s'il peut le dépanner; l'indien appelle sa mère en urgence alors qu'il se lève pour s'asseoir derrière moi. Sa situation a l'air urgente.

Alors que l'avion décolle, heureux de sentir mon coeur se soulever, je me retourne pour discuter un peu avec le jeune derrière. Il dort déjà comme un juste. Et moi, je ne sais pas ce que je fais pendant ce temps-là, vidé d'adrénaline... mais en quelques minutes... l'avion touche le sol. On atterrit déjà.

Terre.

-



Le 26 novembre 2023, Atyrau

* ADVCASH : site internet pour un transfert d'argent vers la Russie